

## Témoignage de guerre Le naufragé de la Soummam

Witness of war  
The castaway of the Soummam

**GUERMINE Abdelhamid**

Membre de l'OCFLN (1956-1962)

**E-Mail : guermineabdelhamid@outlook.com**

<b>Envoyé le : 21/11/2021</b>	<b>Révisé le : 02/12/2021</b>	<b>Accepté le : 09/12/2021</b>
-------------------------------	-------------------------------	--------------------------------

### **Le résumé :**

En août 1961, Tahar Beliamini est affecté à la tête de la région I de la zone II de la wilaya III. Le maquisard Ikhefoulma Ahcen de Toudja, accompagne son nouveau chef avec également la compagnie d'Ahmed Kadri, Idir Lota, et Mokhtar. Le voyage est semé d'embûches. Après un passage au refuge d'Ighil Oumssed, le groupe se dirige vers Ait Mellikeche. Mais en s'approchant du village de Selloum, il tombe dans une embuscade. Tahar Beliamini est touché mortellement tandis qu'Ikhefoulma est blessé. Se retrouvant seul au refuge, il décide de sortir et d'aller demander du soutien. Il se traîne d'une maison à une autre, recevant parfois de l'aide des *moussebiline* ou des civils comme c'est le cas pour Na Ouba qui habite une maison isolée dans les environs de M'Cheddellah et qui lui a sauvé la vie. Par miracle, il sort saint et sauf de cette aventure et continue son combat jusqu'à l'indépendance.

**Mots-clés :** Beliamini Tahar, Ikhefoulma Ahcen, région I, zone II, Jumelles

### **Abstract**

In August 1961, Tahar Beliamini was assigned as head of region I of zone II of wilaya III. The maquisard Ikhefoulma Ahcen from Toudja, accompanies his new leader with Ahmed Kadri, Idir Lota, and Mokhtar. Their journey is fraught with pitfalls. After passing through the Ighil Oumssed refuge, the group headed for Ait Mellikeche. But on approaching the village of Selloum, it is ambushed. Tahar Beliamini is mortally wounded while Ikhefoulma is injured. Finding himself alone at the shelter, he decides to go out and ask for support. He goes from one house to another, sometimes receiving help from '*moussebiline*' or civilians as is the case with Na Ouba who lives in an isolated house in the vicinity of M'Cheddellah and who saved his life. Miraculously, he emerged safe from this adventure and continued his fight until independence.

**Key words:** Beliamini Tahar, Ikhefoulma Ahcen, region I, zone II, Jumelles

**E-mail de correspondant : guermineabdelhamid@outlook.com**

### Avertissement :

L'opération "Jumelles", qui avait mis à genoux toute la wilaya 3, venait de prendre fin laissant derrière elle une situation cataclysmale. Une autre plaie que fut le conflit des congressistes qui s'étaient dressés contre l'autorité du chef de wilaya en la personne d'Akli Mohand-Oulhadj trouva sa solution grâce aux bons offices de quelques officiers entre autres Bouaouina Amira et Asselate Méziane. Les autorités de la wilaya 3 prirent donc l'initiative de réorganiser toutes ses structures en affectant vers les différentes régions un nouvel encadrement. Ce fut dans ce cadre que les sous-lieutenants Tahar Beliamini et Ahmed Kadri furent affectés en région 1 Zone 2, (Sidi-Aïssa et sa périphérie), respectivement originaires de Chemini (Sidi-Aïch) et Aït-Sidi Braham (Les Portes de Fer). Ces deux officiers avaient fait partie des congressistes appelés aussi « les officiers libres » chapeautés par l'honorable capitaine Zioual Allaoua.

Le récit qui relate les péripéties du groupe tout au long de son itinéraire pour rejoindre sa destination finale, débute par *-je-* de la première personne que représente le djoundi Ikhefoulma Ahcène de Toudja, le narrateur, et s'articule autour de *-nous-* et de *-on-* que représentent les autres acteurs de l'évènement à savoir: Beliamini Tahar chef de région, Kadri Ahmed officier de wilaya responsable des habous, IdirLota de Chemini, garde du corps de Beliamini, Mokhtar son secrétaire et Ikhefoulma son escorte.<sup>1</sup>

Ce fragment de l'histoire débute au lieu-dit Ighil Ouemsed en amont du village de Tiouririne, Ighzer-Amokrane, un 22 août 1961, point de départ de l'expédition avec toutes les péripéties dramatiques que vécurent tous les éléments du groupe. N'oublions pas les deux agents de liaison que furent Arezki N'Selloum et Petit Saïd dont la mission était de les guider et de leur éviter les embuscades de l'ennemi. En vain. Mais il ne faudrait surtout pas minimiser leur rôle qui, très souvent semblent secondaire pour certains.

Je tiens toutefois à apporter une précision en ce sens qu'il ne s'agit pas d'une fiction mais de faits réels qui se sont effectivement produits dans la région de M'Chedalla et Cheurfa, wilaya de Bouira, pendant la guerre de libération 1954/1962.

Le passage qui va suivre est tiré du récit intitulé « Qui se souvient de la guerre – Le naufragé de la Soummam ».

---

<sup>1</sup>. J'ai recueilli directement le récit du maquisard Ikhefoulma Ahcène en 2006. Le livre est publié en 2007 dans les éditions Talantikit sous le titre « Qui se souvient de la guerre ».

## 1. L'affectation en région I de la zone II :

« Je devais quitter la compagnie de région IV avec la nomination de Si Tahar BELIAMINI au grade de chef de région I, du côté de M'Sila - Sidi Aïssa, etc... Il avait été choisi pour ses qualités de chef intrépide, perspicace, méthodique. Il fallait mettre de l'ordre dans cette contrée lointaine de la Wilaya III, Zone II longtemps minée par une instabilité chronique d'encadrement. Et pour rejoindre son nouveau poste, il devait choisir lui-même son escorte, au sein de notre unité de combat et, comme j'avais déjà servi sous ses ordres au secteur II, dans la région de Toudja et que c'était lui qui m'avait enrôlé au sein de l'ALN, il me désigna avec Idir Lota comme garde du corps, et Mokhtar comme secrétaire.

Toutes les formalités d'usage avaient été réglées au niveau du PC de zone 2 et, le 21.08.1961, nous nous retrouvâmes à Ouzellaguène en compagnie de Si Ahmed Kadri, responsable des habous de la wilaya. Il était originaire du village Ait Sidi Braham, du côté des portes de fer, qui figurait dans notre itinéraire. Ce jour-là, nous étions dans un petit refuge en face du village Ighil Ouemsad en amont de Tiouririne, entre Ighzer Amokrane et Laazib Ben Ali Chérif.

On trouvait souvent en Kabylie, des tribus nomades qu'on appelait les Beni-Hadjeres dont le travail consistait à casser des pierres pour en faire de la caillasse destinée au revêtement des routes ou au ballastage des voies ferrées. Ils venaient de la région d'Ain-Lahdjel et installaient leurs campements sur des terrains que leur louaient les propriétaires de la région. Ils avaient leurs chantiers le long de la route ou de la voie de chemin de fer. Ils étaient gérés par un chef, le Caïd, qui se chargeait de toutes les tractations d'usage pour l'acquisition des marchés, et la gestion sociale du groupe. Ce qui était important pour nous moudjahidine, fut le ravitaillement et les renseignements qu'ils nous procuraient. En fait, ils n'étaient pas soumis aux règles drastiques imposées par l'armée française. Contrairement aux populations autochtones, ils n'étaient pas astreints aux laissez-passer lors de leurs déplacements, ni au bons de ravitaillement. Ils ne faisaient pas non plus l'objet des fouilles systématiques qu'opéraient les soldats français dans les villages encore habités de la région. Ils constituaient pour les moudjahidine, une source non négligeable d'approvisionnement en denrées alimentaires et autres, et, de surcroît, ils étaient très coopératifs. Ils nous accueillait dans leurs campements composés de tentes avec beaucoup de générosité et de dévouement. En plus de leur activité principale, ils s'adonnaient à un commerce de troc qui consistait à échanger des produits de la région, caroubes, huile d'olive, figes sèches etc... contre du blé, de la paille, de l'orge. Il y avait donc un groupe de nomades qui était installé à proximité du village de Tiouririne, dans un immense terrain vague au nord de l'actuelle route nationale 26. Ils étaient là depuis plus

d'une année et ils assuraient régulièrement notre approvisionnement en denrées alimentaires et tout ce qu'on leur demandait.

Les *djounoud* de la région étaient donc à l'abri de la faim. Le jour, ils s'occupaient à produire de la caillasse destinée au ballastage de la voie ferrée qui traversait le domaine des Ben Ali Cherif, la nuit, ils recevaient, dans leur campement, les groupes de moudjahidine. C'était pendant la nuit du 22 Août 1961 que nous entrâmes dans leur campement et que nous fûmes reçus par leur chef qui nous introduisit dans sa *khaïma*. Notre but était surtout de nous renseigner sur les activités de l'armée française dans la région de Sidi-Aïssa, sur la position des postes militaires, et sur les endroits où étaient installés les barrages de contrôle routier. Il va sans dire que nous connaissions déjà notre hôte qui avait la réputation de recevoir chez lui les moudjahidine à qui il apportait son aide et celle de son groupe. C'était ce soir-là qu'il nous apprit que leur camion se rendait souvent à Sidi-Aïssa avec un chargement de caroubes et qu'un autre voyage y était prévu pour le surlendemain. Pendant que Si Tahar discutait avec le Caid de la tribu, moi, je sirotais mon café. Lorsqu'il parla du camion qui faisait la navette entre Sidi-Aïssa et Ighzer Amokrane, j'eus comme un éclair dans ma tête et l'idée d'opter pour le voyage à bord du camion fusa de mon esprit. Je n'avais rien dit de cela à Si Tahar, discipline oblige, mais après avoir quitté le campement et une fois arrivés dans notre refuge d'Ighil Oumsed, j'avais décidé de les mettre au courant de mon idée. J'avais déjà échafaudé le plan qui consistait à aménager une cachette entre les sacs de caroubes où prendraient place Si Tahar, Si Ahmed Kadri et le reste du groupe en prenant soin de prévoir des meurtrières par où ils pourraient éventuellement tirer avec leurs armes. Quant à moi, je m'habillerais en femme et me mettrais dans la cabine du camion avec le chauffeur et son épouse. En cas de contrôle lors d'un barrage routier, je serais sa fille aînée.

Lorsque je soumis dans les détails mon projet, je crus lire dans les yeux de Si Ahmed Kadri et de Si Tahar, les prémices d'un accord. D'ailleurs Si Ahmed acquiesça de la tête, quant à Si Tahar, il trouva l'idée géniale et ne tarda pas à me féliciter. Il nous proposa de rejoindre le campement dès le lendemain soir pour en parler au chauffeur du camion. Il soutint que l'initiative était périlleuse à priori, mais nous éviterait la fatigue de la marche à pied, la faim par le fait qu'on n'était pas sûr de trouver de la nourriture sur notre chemin. Quant au danger, cela nous épargnerait de tomber dans des embuscades ou des ratissages qui risqueraient de nous être fatals. Nous étions bien armés mais peu nombreux. Il ne fallait pas oublier non plus que les régions que nous devons traverser étaient quasi-désertiques, avec de vastes étendues arides, sans végétation, qu'il était impossible d'être à couvert dans nos déplacements de jour comme de nuit, au clair de lune. L'ennemi pouvait nous

repérer au moindre déplacement. Et comme nous ne connaissions pas le terrain, notre sort était suspendu à un fil, celui de l'agent de liaison dont nous ignorions les qualités et les compétences.

Bien sûr que la tâche de l'agent de liaison n'était pas des plus faciles car la vie de ses hôtes dépendait de lui et il n'avait pas le droit à l'erreur qui pouvait être fatale au groupe auquel il servirait de guide. L'agent de liaison, qui pouvait être *moussebel* ou *djoundi*, était pris parmi les éléments les plus aguerris, maîtrisant très bien le terrain, avec mille et un tours dans son sac. Il devait être originaire de son secteur d'activité, bien connaître tous les chemins à emprunter, avec tous les endroits à risques, où les militaires français avaient l'habitude de tendre leurs embuscades et les itinéraires de leurs patrouilles tant le jour que la nuit. Il devait en plus, être courageux, sérieux, énergique, sage et garder toujours son sang-froid dans les moments difficiles. Il devait savoir que son rôle n'est pas d'affronter l'ennemi mais plutôt de mener ses hôtes à bon port. Les actes de bravoure et d'héroïsme ne faisaient pas partie de ses missions. Et il était très rare qu'un agent de liaison réunît toutes ces qualités. Néanmoins, on devait se fier à tout agent chargé de nous guider, ce qui n'excluait pas que chaque membre du groupe avait de son côté sa part de vigilance et de perspicacité et c'était la règle générale de la vie au maquis. On ne devait pas compter sur les autres avant de compter sur soi-même.

Le soir de cette même journée, nous descendîmes au campement de Tiouririne et, comme à l'accoutumée, nous fûmes accueillis par le chef qui, sans tarder, envoya chercher le chauffeur du camion. Lorsque celui-ci entra, Si Tahar le mit au parfum et lui présenta notre plan qu'il trouva réalisable. Après s'être enquis de tous les détails de l'opération, il accepta de nous transporter tout en nous affirmant que cela ne comportait aucun risque. Il avait l'habitude de faire ce trajet deux fois par semaine. Il nous apprit qu'un seul barrage fixe se trouvait du côté de Beni Mansour et qu'on le contrôlait très rarement. On ne le fouillait presque jamais car il avait réussi à avoir une certaine familiarité avec les soldats qui se permettaient même de temps à autre quelques facéties avec lui. Il fallait aussi compter avec la nouvelle situation de la Wilaya III qui était sortie exsangue de l'opération Jumelles qui venait à peine de prendre fin. Il y eut des pertes énormes en vies humaines. Les unités combattantes se reconstituaient petit à petit pour réinvestir le terrain et l'encadrement des structures de L'ALN constituait un atout de taille.

C'était d'ailleurs dans cette perspective que Si Tahar fut affecté en qualité de chef de région et que nos chemins se croisèrent de nouveau. Le soir même, nous rejoignîmes notre refuge, laissant le soin au chauffeur de préparer notre départ pour le surlendemain matin. Nous arrivâmes à notre refuge d'Ighil Ouemsed au bout d'une demi-heure de marche. En même temps que mes camarades,

nous nous endormîmes pour nous réveiller le lendemain à l'aube et quitter le refuge. Nous nous retrouvâmes tous, vers cinq heures du matin dans une vaste oliveraie avec nos provisions pour le petit déjeuner. Nous étions en train de grignoter quelques figues sèches avec un bout de galette lorsque Si Tahar prit la parole. Je m'attendais à quelques précisions supplémentaires de sa part, qui apporteraient un plus à notre expédition.

Mais voilà qu'il nous apprit qu'il abandonnait l'idée du voyage comme prévu la veille. Il nous apprit aussi que le départ, à pied, fut fixé pour le lendemain soir ; deux agents de liaison viendraient nous rejoindre pour nous conduire jusqu'au prochain refuge. Comment et pourquoi il avait changé subrepticement d'avis, je ne saurais le dire. Mais, un de nos compagnons, resté éveillé, avait retenu quelques bribes de la discussion entre Si Tahar et Si Ahmed Kadri. Ce dernier avait réussi à l'en dissuader, arguant la dangerosité du voyage par camion. Cette idée lui paraissait donc farfelue, suicidaire et, pour lui, comme nous n'étions pas nombreux, nous pouvions passer facilement et sans danger entre les mailles des ratissages et des embuscades éventuelles.

En tant que *djoundi* membre de l'escorte, ayant fraîchement quitté la compagnie de région où on nous avait habitué au respect de la hiérarchie, je n'avais d'autre choix que de me soumettre à la proposition de notre chef qui, comme je l'avais connu, ne se trompait dans ses prévisions que très rarement. Je savais aussi que Si Ahmed KADRI avait la réputation d'un homme très cultivé, maîtrisant très bien la culture musulmane et le coran. C'était un homme très influent de par ses capacités d'argumentation qu'il appuyait par des citations puisées dans le Livre Saint ou les Hadiths. Mon avis n'avait pas de poids, encore moins devant celui de deux officiers qui avaient fait leurs preuves durant leur longue carrière dans l'ALN. Je compris aussi que Si Tahar comptait beaucoup sur l'aide de Si Ahmed Kadri qui connaissait très bien le terrain. C'était un homme solide comme un roc, très rusé et qui ne redoutait pas les longues marches. En plus, une grande partie de notre itinéraire traversait la région des portes de fer qui était son ancien fief.

Le soir venu, nous descendîmes au campement des Beni Hadjeres et avions dit au chauffeur de partir sans nous et que pour des raisons exceptionnelles, nous renoncions à ce voyage. Sans tarder, nous prîmes les quelques provisions qu'il nous avait achetées la veille et nous rejoignîmes notre refuge. Là, Si Tahar nous donna toutes les instructions visant à nous préparer à une longue marche à pied. On devait nous reposer, bien dormir, bien nous nourrir, nettoyer nos armes et arranger nos sacs à dos. C'était ce que nous fîmes toute la journée du lendemain, le 24 août 1961. Le lendemain soir, nous quittâmes le refuge d'Ighil-Ouemsed en direction du village d'Aït-Mlikheche, guidés par nos deux agents de liaison. C'était au bout d'une nuit de marche harassante mais sans

embûches que nous entrâmes dans un refuge, où il n'y avait personne. Nous y sommes restés toute la journée puis nous descendîmes au refuge de Selloum où nous trouvâmes un groupe de six *djounoud*. Nous prîmes notre dîner : galette, fromage, sardine. Le repas terminé, nous vîmes Si Ahmed Kadri partir en compagnie d'un agent de liaison. Nous n'eûmes rien compris à ce curieux départ quelque peu ambigu. En mon for intérieur, j'étais cruellement contrarié, en ce sens que je ne comprenais plus rien à ces revirements de dernière minute et je n'étais pas habitué à ce genre de situations car au sein de la compagnie tout était clair, précis, bien réglé comme sur du papier à musique.

Dès la tombée de la nuit, nous quittâmes les lieux à notre tour, guidés par deux agents de liaison : Arezki N'selloum et Petit Saïd. Au bout de trois heures de marche forcée, nous arrivâmes dans un refuge situé juste en face du village Ighram, pas très loin du barrage de l'Oued El-Berd au sud de Saharidj. Le refuge était vide. Il n'y avait personne. Nous y restâmes en compagnie de nos deux agents de liaison, en attendant de voir arriver quelques camarades qui nous renseigneraient sur la situation et les mouvements des soldats français. Vers dix heures du soir, nous vîmes arriver deux *djounoud* qui nous apprirent qu'un ratissage se préparait et qu'il fallait quitter sans attendre le refuge qui, de surcroît, avait été plusieurs fois détruit par l'ennemi. Nous entreprîmes alors une évaluation de la situation. Si Tahar nous proposa de passer la nuit dans ce refuge et à l'aube, de retourner vers celui de Selloum d'où nous étions venus la veille.

Je n'étais pas d'accord avec lui. Et sans avoir à lui donner des leçons de stratégie, je lui fis remarquer que l'ennemi avait pour habitude de tendre ses embuscades aux dernières heures de la nuit, car en cas d'accrochage avec nous, il pourrait facilement nous poursuivre à la faveur de la lumière du jour, contrairement à nous qui choisissons la tombée de la nuit. Je lui proposai de quitter le refuge sans attendre car l'obscurité de la nuit nous permettrait de nous déplacer sans risque avec plus de chance de passer inaperçus. De plus, les quelques heures qui nous restaient à attendre le lever du jour permettraient à l'ennemi d'occuper davantage de terrain. Malgré mon insistance, Si Tahar rejeta ma proposition, avec comme argument le fait que nous allions reprendre le même itinéraire que la veille. Nous restâmes là à attendre le moment du départ, aux dernières heures de la nuit. Impossible de m'endormir, le sommeil ne venait pas. Toute la nuit, nous parvenaient les gémissements des camions militaires, roulant tous feux éteints, sur les routes qui sillonnaient le secteur d'Ighram. Nous réussîmes néanmoins à piquer chacun un petit somme de quelques dizaines de minutes. Vers cinq heures du matin, nous fûmes tous prêts à prendre quelques consignes de sécurité. Nous quittâmes alors le refuge en prenant la direction Est, vers la route qui menait au village de Saharidj et le barrage de Oued El Berd, pour rejoindre celui de Selloum que

nous avons quitté la veille. Il fallait quitter ce secteur que l'armée française se préparait à ratisser dès le lever du jour.

La végétation dans cette région n'était pas suffisamment dense pour assurer notre camouflage et, malgré les ténèbres d'une nuit sans lune, nous marchions les dos courbé, en file indienne, respectant la distance réglementaire entre chacun, allant d'un arbre à l'autre, d'un buisson à l'autre, l'arme au poing, prêts à tirer. Mais tirer sur quoi ? On n'arrivait même pas à discerner le camarade qui était à une dizaine de mètres devant. Ce n'était qu'une forme confuse, une sorte d'ombre chinoise qui se déplaçait dans cet espace incertain. Nous étions sur le qui-vive car chaque buisson, chaque arbre, pouvait à tout moment causer notre perte ; franchement, j'étais très mal à l'aise et viscéralement contrarié. J'avais, l'oreille tendue, en quête du moindre bruit suspect, d'un craquement de branche, d'un claquement de culasse de fusil. L'obscurité laissait la place à la lumière du jour à mesure que le temps s'écoulait. On commençait à discerner les formes alentour, les buissons, les arbres. Je pouvais voir l'agent de liaison qui était à une vingtaine de mètres devant moi. Mais mon inquiétude augmentait à mesure qu'on se rapprochait de la route. Nous étions en train d'escalader un terrain abrupt parsemé de quelques touffes de végétation. Petit Saïd qui était en tête de file devant moi m'attendit. Je compris qu'il voulait me dire quelque chose. Lorsque je fus près de lui, il pointa son doigt vers le sommet de la colline. Je compris qu'on n'était pas loin de la route. Nous attendîmes ensemble le reste du groupe et, quand ils furent tous près de nous, nous reprîmes notre marche, mais en formation de combat après nous être reposés pendant une dizaine de minutes. Il était environ cinq heures et demie et le jour était encore loin de se lever. Pendant le laps de temps où nous étions regroupés, nous avons bien tendu l'oreille et rien ne présageait un risque quelconque. Pas le moindre bruit, tout était calme. Mais un calme troublant, inquiétant. D'un pas feutré, nous avançons lentement, l'oreille toujours tendue, fouillant du regard cet espace baignant dans la pénombre des dernières heures de la nuit. Il y avait tout à fait à gauche Si Idir Lota, puis Si Tahar avec à sa droite Arezki, puis moi et à ma droite Petit Saïd et à une dizaine de mètres derrière Si Tahar, Mokhtar son secrétaire.

Nous nous approchâmes prudemment de cette butte. Nous étions tous sur le qui-vive car chacun de nous avait le pressentiment que quelque chose allait se passer d'une minute à l'autre. Comme prévu, nous nous arrêtons tous les vingt mètres, nous attendions un moment, l'oreille tendue, puis nous avançons de nouveau. Aucun indice ne présageait un danger quelconque mais une précaution de plus pouvait nous être salvatrice et prévenir la catastrophe. Nous sommes maintenant à une centaine de mètres du sommet de la colline. Soudain, j'entendis le claquement d'une culasse de fusil. J'eus le réflexe de sauter à gauche vers Si Tahar pour le mettre à plat ventre



mais Petit Saïd se retrouva entre mes jambes. Arezki qui avait lui aussi perçu le même bruit pointa son fusil vers le sommet de la crête prêt à tirer. Mais une première rafale de fusil mitrailleur balaya le terrain où nous étions. Si Tahar qui fut le premier touché tomba sur place. Nous étions tombés en pleine embuscade.

C'était un déluge de feu qui s'abattit sur nous. Je ripostai, en même temps que mes camarades, avec mon fusil « garant » américain et vidai mon chargeur en direction du tireur du fusil mitrailleur pour couvrir les autres gardes du corps afin qu'on s'occupât de notre chef. Je me préparai à recharger mon fusil lorsqu'une autre rafale fut tirée par un soldat ennemi. Je fus touché de trois balles, deux au bras gauche et une au poignet de la même main. Mon fusil m'échappa et de la main qui me restait valide, je tentai de le reprendre. Et ce fut à ce moment précis qu'une deuxième rafale m'atteignit au visage. Les balles effleurèrent mon front et ma joue gauche, du sang suinta de mes blessures et me couvrit le visage. Elles n'étaient que superficielles. Je pus, malgré les douleurs de mes blessures, reprendre et charger mon fusil. Je tirai quatre balles en direction du servent du fusil mitrailleur et je crus l'avoir tué ou blessé et on avait cessé de tirer sur nous. Notre ami Idir, quant à lui, eut l'idée de prendre Si Tahar sur ses épaules et de dégringoler vers la rivière. Ses blessures devaient être sérieuses et les chances pour qu'il s'en sortît, demeuraient moindres. Mes autres camarades, prirent la fuite, me laissant seul. Pourtant, je leur avais dit de ne pas bouger, de rester là et de tirer jusqu'à la dernière cartouche, et, si nous devons nous replier, il fallait le faire ensemble. Je me retirai à mon tour pour les rattraper ; Arezki, Mokhtar, Petit Saïd étaient partis ensemble, Idir avait pris Si Tahar on ne sait où.

Je rejoignis le refuge d'où nous étions partis et quelle ne fut ma surprise lorsque je fus en face de mes trois camarades. Ils étaient tous indemnes mais complètement abattus et visiblement désespérés mais personne ne savait où étaient Si Tahar et Idir son garde du corps, encore moins ce qui leur était arrivé précisément. Nous restâmes là ensemble toute la journée, croyant voir arriver Idir d'un moment à l'autre pour nous apporter les nouvelles de Si Tahar. Il devait être sept heures du matin et nous attendîmes en vain. Mes camarades s'occupèrent de mes blessures. Ils me placèrent des attelles et me firent des pansements. Ils immobilisèrent mon bras à l'aide d'une bande qu'ils avaient tirée de leur musette et m'allongèrent sur un lit de branches vertes. Mais vers midi, je me fus évanoui. Vers dix heures du soir, en me réveillant je fus frappé de stupeur quand je découvris que le refuge était vide. Il n'y avait personne. Je me levai de mon lit et je fouillais le refuge plongé dans l'obscurité la plus totale. Il n'y avait pas âme qui vive. Je ne trouvai ni mon fusil, ni ma musette qui constituait pour chacun de nous notre garde-robe.

J'attendis désespérément jusqu'au lever du jour devant l'entrée du refuge avec la peur de voir arriver d'un moment à l'autre les soldats ennemis. Je tendais l'oreille en quête du moindre bruissement de pas de quelque camarade qui reviendrait me chercher. Pas le moindre bruit, rien ne bougeait. Finalement, je compris qu'on m'avait abandonné, sans eau, sans nourriture, seul avec mes blessures sanguinolentes, et les douleurs qui ne voulaient pas me quitter. Je restais là, dans le désespoir, jusqu'à neuf heures du matin, attendant le retour salvateur de mes camarades, mais en vain. J'étais glacé de stupeur et je ne comprenais rien à ce qui venait de m'arriver. Certes, les directives de l'ALN recommandaient de récupérer les armes des moudjahidine morts ou grièvement blessés, mais aussi de ne jamais les abandonner. Je déduisis après réflexion, que mes camarades m'avaient cru mort lors de mon évanouissement et qu'il ne leur était plus nécessaire de rester là. Heureusement qu'ils n'avaient pas eu l'idée de m'enterrer avant leur départ. J'avais pensé aussi qu'ils avaient dû partir à la recherche de Si Tahar et Idir son garde du corps.

Je décidai de quitter le refuge et de descendre vers l'oued dans l'espoir de rencontrer quelqu'un, un maquisard ou un civil qui pourrait m'aider à retrouver mes camarades. J'avais déjà remarqué le départ des camions militaires, un signe, que le ratissage était progressivement levé. Mais comme j'avais toujours évolué en territoire de la région IV, je me sentais complètement perdu, ne connaissant personne parmi la population et ne sachant à qui me fier pour demander de l'aide. C'était là que commencèrent tous mes problèmes.

Au bout d'une heure de marche, je me fus trouvé au milieu de l'Oued El Berd où je pus me désaltérer, j'avais atrocement soif. Je descendis le long de cet oued en direction de la plaine d'Ighram et, au bout d'un moment, j'aperçus une maison isolée sur une butte à la rive droite. Je me dirigeai vers elle après m'être assuré qu'il n'y avait pas de militaires ou de harkis dans les parages. J'étais à une vingtaine de mètres de cette maison lorsque j'aperçus, sur le pas de la porte, une femme avec deux fillettes qu'elle tenait par la main. Je m'approchai d'elles et je les vis venir vers moi, toutes tremblantes de peur : un jeune homme imberbe, en tenue militaire et sans arme, le bras ensanglanté et emmaillotté dans un pansement de fortune. Elle me regardait avec de gros yeux, des larmes dégoulinant le long de ses joues qu'elle essuyait du revers de la main droite. Quant aux deux petites filles, elles ne comprenaient rien au spectacle qui s'étalait devant leurs yeux ; une mère qui pleurait à la vue d'un jeune homme qu'elle n'avait jamais vu, qui n'était ni un parent ni un voisin, dans un accoutrement insolite. Je m'adressai à elle sans attendre, lui expliquant que j'étais un moudjahed blessé lors d'une embuscade tendue par les militaires français la veille, à côté du village de Saharidj. Elle me répondit qu'elle avait bien entendu les nombreuses rafales de mitraillettes tirées lors de l'accrochage.

Mais elle semblait ne pas être sûre de mon appartenance à l'ALN. Je lui avais demandé de me donner quelque chose à manger d'abord car je n'avais rien mis sous la dent depuis deux jours. Elle partit à la maison, laissant là les deux fillettes avec moi. Je la vis revenir sans tarder, tenant d'une main un broc en aluminium et de l'autre un morceau de galette de blé. C'était du lait caillé. En me regardant manger sans lever les yeux, elle comprit mon malheur. Les deux fillettes me fixaient du regard, perplexes. Mon maigre repas terminé, je la remerciai chaleureusement pour son geste, puis je lui demandai de m'indiquer un lieu, un village ou une maison où je pourrais rencontrer un moussebel ou un moudjahed. Elle ne me répondit pas. Elle reprit son broc et, jetant un regard sur ses fillettes, elle me quitta, me laissant planté-là. Je compris que c'était plus par peur que par mauvaise foi qu'elle refusa de me répondre.

## **2. Sauvé par Na Ouba:**

Je repris mon chemin, le ventre plein, en direction d'une oliveraie très dense, située en contrebas du village de Maillot « M'chedallah » de l'autre côté de la rivière. Soudain, j'aperçus une autre maison isolée, au lieu-dit Laazib N'Aït-Ikhlef. Je m'y approchai avec précaution, en scrutant les alentours. Tout paraissait calme à priori, mais sait-on jamais ? Comme le dit si bien le proverbe populaire : « Passe plutôt par l'oued tumultueux que par l'oued calme ».

Lorsque je fus devant la porte, celle-ci s'ouvrit laissant apparaître une bonne femme d'âge mûr. Elle m'avait vu de la fenêtre prendre la direction de sa maison. Elle était désespérée et semblait avoir regretté son geste. J'allais lui raconter mon malheur mais, d'un signe de son doigt sur ses lèvres, elle m'interrompit et me poussa à l'intérieur de la maison. Elle m'installa dans une chambre et, sans tarder, elle me remit des espadrilles et des vêtements civils qu'elle avait retirés de l'unique armoire qui meublait la pièce. Elle quitta ensuite la chambre pour me permettre de me changer, ce que je fis sans attendre. Lorsqu'elle revint, elle prit ma tenue militaire et mes pataugas et les mit dans un sac de toile. Elle s'occupa ensuite de mes blessures, elle changea les pansements après avoir bien nettoyé mes plaies puis elle remplaça les attelles et immobilisa mon bras à l'aide d'un foulard qu'elle noua autour de mon cou. Puis elle me ramena un plat de couscous avec un bout de viande. Je n'avais pas faim, mais je voulais lui faire plaisir et il était en même temps midi. Pendant que je prenais mon déjeuner, j'entendis un bruit de pas dans la cour. Je sursautai mais elle me retint par l'épaule en me rassurant, car ce fut son mari qui arriva. Il s'approcha de moi et me serra la main. Il examina mon bras tout en secouant la tête d'un air de dire que j'étais bien massacré et il ne tarda pas à extérioriser sa pensée. Lui ayant dit que je cherchais à rétablir le contact avec les

moudjahidine pour les rejoindre, il me conseilla plutôt d'aller vers le poste militaire de Maillot, vu que l'état de mon bras ne me permettrait pas de tenir encore longtemps si je n'étais pas sérieusement pris en charge dans un hôpital conventionnel. Il ajouta que les mouvements des patrouilles ennemis étaient trop fréquents et qu'il me serait impossible de les éviter. Je risquais à tout moment de tomber entre leurs griffes et ils n'hésiteraient pas à m'abattre.

Je fis la sourde oreille devant tous ses boniments et lui demandai seulement de ne parler à personne de mon passage chez lui, encore moins de ma présence dans le secteur. Je les remerciai bien sûr pour l'aide qu'ils m'avaient apportée et je quittai leur maison avec mon sac à vêtements, sans savoir où aller ni quelle direction prendre. Mais après avoir fait quelques pas, sa femme me rejoignit et fit un bout de chemin avec moi pour me guider et m'éviter de tomber encore une fois entre les mains de l'ennemi. Elle comprit que je ne pouvais pas m'en sortir seul. Et pendant qu'on marchait le long d'un chemin qui s'enfonçait dans la vaste oliveraie située en aval du village de Maillot, nous entendîmes le ronflement d'une jeep qui s'approchait de nous. Sans attendre, nous nous cachâmes prestement dans un épais buisson. La jeep, qui roulait lentement, passa juste en face de nous ; je vis à son bord le chauffeur et deux officiers : un lieutenant et un capitaine. Seul, j'aurais pu tomber entre leurs mains et terminer mon périple sur un engin militaire ennemi. Il m'avait semblé qu'ils allaient s'arrêter mais ce n'était qu'une illusion. Ils ne pouvaient nous apercevoir tellement nous étions bien dissimulés dans ce buisson.

Je n'épargnerai pas au lecteur toutes les sensations qui m'avaient habité durant tout ce parcours. Que pouvait ressentir quelqu'un dans mon état ? Seul, blessé, sans sommeil, harassé de fatigue, se déplaçant dans un univers hostile. J'avais envie de pleurer, de sangloter même, tant les douleurs de mon bras ne voulaient pas me quitter. J'avais par moments, cette envie de prendre mon poignard et de trancher les quelques lambeaux de chair qui le retenaient à mon corps. Que faire d'un bras déchiqueté, dont les os furent broyés par les balles de fusil mitrailleur, un bras qui ne me servirait plus à rien sinon de me rappeler mon drame. Pourquoi m'avait-on laissé seul dans ce refuge. Et moi, pourquoi ne serais-je pas resté là où m'avaient laissé mes camarades. Peut-être qu'ils étaient revenus me prendre et qu'ils étaient repartis, croyant que j'avais été pris par les soldats ennemis, mort ou vivant, plutôt mort. Et Si Tahar notre chef, il fut sérieusement atteint d'une rafale de fusil mitrailleur. Idir devait s'occuper de lui, le cacher dans un fourré, lui prendre son arme partir chercher du secours, et revenir après vers lui une fois le ratissage levé.

J'étais égaré au milieu de toutes ces élucubrations lorsque je fus réveillé par la bonne femme qui n'avait rien compris à ce rêve éveillé. Elle me secoua croyant que j'étais dans un état second.

Une fois revenu à moi, nous quittâmes notre cachette et je continuais seul ma route que m'indiqua ma compagne pour rejoindre le village de l'Etoile ou «Tixesighidène ». Je marchais le long du sentier, scrutant les alentours, l'oreille tendue. Au bout d'un quart d'heure de marche, j'aperçus un homme d'une cinquantaine d'année venant en sens inverse. Lorsqu'il fut près de moi, je le saluai avant de l'aborder. Il s'arrêta, me serra la main mais je décelai dans son regard une touche d'hostilité et j'eus envie de le quitter sans rien lui demander. Je n'avais pas besoin de lui dire que j'étais étranger, il le comprit spontanément. Mais ce qui ajouta un cran à sa perplexité, c'était mon accoutrement quelque peu bizarre. En effet, je devinai, car je ne plus me regarder dans une glace, l'allure que je me payais avec ces vêtements dans lesquels je nageais ; ils étaient trop grands pour moi.

Je rompis ce silence pour lui demander de m'aider. Je lui montrai ma tenue militaire qui était dans mon sac comme preuve de mon appartenance à l'ALN. Je lui expliquais que j'étais moudjahed blessé lors d'une embuscade et que je cherchais à renouer le contact avec mes camarades de combat. Il tourna la tête en signe de désapprobation et me conseilla de déguerpir sans tarder. Ce que je fis d'ailleurs " illico presto ".Que pouvais-je faire d'autre, dans cet état, et sans arme. Je n'eus aucun grief contre lui car, combien de fois et combien de gens ont payé chères des méprises de ce genre. Ils se faisaient prendre aux pièges des harkis qui simulaient les moudjahidine blessés ou égarés comme moi. Comment pouvait-il savoir que je disais vrai.

Et comme la nuit commençait à tomber, j'avais préféré ne pas trop insister et partir sans tarder. Je repris ma route, marchant prudemment en m'arrêtant de temps à autre. Je restais accroupi pendant cinq minutes, l'oreille tendue, en quête du moindre bruit de pas, de froissement de feuilles mortes ou de craquement de branches. Puis je reprenais la marche quelque peu rassuré. C'était le seul moyen de prévenir le danger lorsqu'on évolue en pleine nuit, mais ça ne marche pas à tous les coups. La vue ne servant plus à rien, c'était l'ouïe qui prenait la relève. Il m'arrivait de m'arrêter et de m'adosser à un tronc d'arbre pour me reposer avec l'idée de piquer un petit somme, mais j'étais à chaque fois ramené à la réalité du danger qui me guettait. Comment pouvais-je dormir sous un olivier qui peut-être se trouverait à quelques enjambées d'un poste militaire. Il n'était pas question de céder, et, à mesure que je m'enfonçais dans la nuit, le ciel couvert de nuages ne laissait pas le moindre espace pour permettre à la lune d'éclairer la plaine, je n'arrivais pas à bien repérer mon chemin et je priais Dieu que la pluie ne vînt à tomber pour rendre ma situation encore plus grave.

J'avancais en tâtonnant et j'avais failli plusieurs fois tomber en trébuchant sur un caillou ou une motte de terre. Mais vers huit heures du soir, j'aperçus, à quelques lieues devant moi, à ma

droite, une lueur qui transperçait l'obscurité de la nuit. J'entendais par intermittence des aboiements de chiens, venant de la même direction. Je compris que je n'étais pas loin du village de l'Etoile "Tixessighidène". Je décidai de mettre fin à mon périple. Je m'éloignai d'une vingtaine de mètres du chemin que je suivais et je me fourrai dans un énorme buisson ; de la main droite, je nettoyai un petit espace pour me servir de litière. Je pus m'allonger, quelque peu à l'aise. Mais je commençais à sentir le froid gagner tout mon corps et les douleurs de ma blessure reprenaient de plus belle. J'avais atrocement mal. Soudain, je crus percevoir un froissement de feuilles mortes et, l'oreille tendue, j'attendais, bien enfoui dans mon trou. Ne voilà-t-il pas que je sentis le museau d'un chacal se poser sur ma jambe gauche ? Il fut attiré par l'odeur du sang de mon bras. Je sentis le souffle chaud sortant de ses narines monter le long de ma jambe. Je compris qu'il se préparait à un bon festin. Et j'avais, comme par miracle, une pierre dans la main, je venais de la ramasser, car elle me faisait mal, de dessous mon flanc. Je la lui lançai sans être sûr de le faire fuir. Et l'ayant touché en plein museau, il déguerpit, lâchant un cri aigu qui déchira le silence de la nuit. Je compris que ce chacal m'avait cru mort, et comme ils avaient presque tous goûté à la chair humaine de nos frères tués au combat, je lui aurais servi pour couper sa faim et meubler son garde-manger pour quelques jours. Hélas, je n'étais pas mort.

Du village de l'Etoile, me parvenaient par moments des cris d'animaux domestiques : une chèvre ou un mouton qui bêlait, une vache qui mugissait, un âne qui brayait, un chien qui aboyait ; je n'étais pas loin de la civilisation humaine, j'avais l'impression d'être en sécurité, du moins en attendant le lever du jour. Je savais que lorsque le couvre-feu serait levé, les paysans du village sortiraient dans leurs champs pour vaquer à leurs travaux. La bonne femme qui m'avait accueilli la veille chez elle et qui m'avait accompagné pendant un bout de temps, m'avait rassuré quant à la population de ce village. Ils avaient presque tous été expulsés de leurs maisons parce qu'elles servaient de refuges aux groupes de combattants de l'ALN et que la majorité avait déjà eu à servir dans les groupes de mousseblin ou bien serait parent d'un moudjahed. Tombé entre les mains de quelqu'un de ces gens serait pour moi une aubaine.

Le temps, de même que ma montre que j'avais oublié de remonter, s'était arrêté. Il devait être minuit ou une heure du matin. Je me tournais et me retournais dans ma cachette, en quête d'une position confortable. C'était un caillou qui me trouait le flanc, une branche du buisson qui me gênait dans le dos. Finalement, je réussis à trouver la position idéale et je donnais libre cours à mon imagination. Les yeux braqués vers l'est dans l'attente des premières lueurs du jour, je ressassais mes déboires, égrenant toutes les étapes que j'avais traversées depuis notre départ de Tiouririne. Un froid glacial m'empêchait de dormir ainsi que les douleurs de mon bras. Soudain, j'entendis des

bruits de pas, du côté du chemin, à une vingtaine de mètres de ma cachette. J'écartai une branche et je pus percevoir un groupe de harkis en patrouille ; ils étaient douze. Ils marchaient l'un derrière l'autre, respectant la distance réglementaire. Je vis que le premier s'arrêta pour attendre le deuxième qui semblait être le chef de groupe. Puis tous les autres s'arrêtèrent à leur tour. Les deux premiers, qui étaient à ma hauteur, discutaient à voix basse et seuls quelques mots me parvenaient, sans rien comprendre à ce qu'ils se disaient. Puis ils reprirent leur marche et lorsque je sentis qu'ils étaient loin de moi, je repris ma position initiale en quête d'un brin de sommeil. Mais voilà que le ciel commençait à se dégager et un beau clair de lune inondait la plaine. Je pris peur, croyant que c'était une fusée éclairante lancée de quelque poste militaire implanté dans les parages. Je levai la tête et je vis au-dessus de moi, un ciel, complètement lavé, encore parsemé des dernières étoiles de la nuit.

Je commençais à mieux voir autour de moi et je pus remarquer que mon buisson servait en partie de clôture avec quelques figuiers de barbarie à un jardin où trônaient quelques arbres que je n'arrivais pas à reconnaître. Je m'enfonçai dans mon trou et m'efforçai de piquer un somme. J'étais complètement harassé. Le sommeil avait fini par vaincre le froid et les douleurs qui ne voulaient pas me lâcher. Je m'endormis du sommeil du juste.

### **3. Sauvé par Na Ouba et Da Amar Ou Salah :**

Mais au matin, je ne sus si je fus réveillé par la lumière du jour ou par un mouton qui aurait brouté sur le buisson. Lorsque j'ouvris les yeux, j'étais trempé de sueur et je tremblais comme une feuille. Il devait être neuf heures du matin, le soleil était déjà très haut dans le ciel. Je n'en croyais ni mes yeux, ni mes oreilles car, en quittant ma cachette, je vis à quelques pas de moi, deux femmes qui me hélèrent. Elles étaient là, devant leurs moutons en train de paître dans une figueraie. Tout tremblant, je m'approchai d'elles, mon sac à linge dans la main droite, la gauche suspendue au foulard noué autour de mon cou. Me voyant débouler de ce buisson, elles furent ébahies, ne comprenant rien au spectacle qu'elles avaient devant les yeux. Je leur dis bonjour, leur demandant de ne pas avoir peur et leur expliquant ce qui m'était arrivé. Pendant que je leur parlais, elles me regardaient, perplexes. Je leur montrai mon treillis plein de sang et leur citai des noms de *djounoud* de leur village qui étaient avec moi dans la compagnie de région. Elles étaient là à m'écouter, debout, figées comme des statues de sel.

Elles finirent par s'approcher de moi et sans rien dire, m'invitèrent à les suivre. Elles réunirent leurs moutons et nous partîmes en direction de leur demeure qu'elles me montrèrent du doigt. Au bout de cinq minutes de marche, nous arrivâmes devant une haie de figuiers qui abritait une petite

maison. Nous y entrâmes et l'une d'elles m'installa dans une chambre pendant que l'autre fit entrer les moutons dans un petit gourbi aménagé dans la cour. J'étais tremblant de fièvre et je transpirais tellement que mes vêtements donnaient l'air d'être trempés dans un bain. Je pris malgré tout le repas qu'elles venaient de me servir, du petit lait et de la galette de blé, puis je m'allongeai sur une natte recouverte d'une couverture en laine. L'une d'elle, "Nna Ouardia" un peu vieille, la peau brûlée par le soleil, la bouche édentée, me rassura en me disant que je pouvais dormir et que je n'avais rien à craindre. Quant à l'autre, "Nna Ouba", la trentaine, avait l'air de ces femmes Kabyles infatigables, se tuant à l'ouvrage. Elle était de forte corpulence, respirant la santé, ayant toujours le sourire aux lèvres. Lorsqu'elle réapparut sur le pas de la porte, elle tenait dans la main des vêtements civils : un bleu de travail ; une veste, un pantalon, et une chemise à carreaux. Elle me les lança et ressortit, fermant la porte derrière elle. Je compris que je devais me changer, je trouvais que cette nouvelle tenue était trop grande pour moi et je nageais dedans. J'ouvris la porte, une façon de leur dire de revenir. Les voilà de nouveau près de moi. Elles s'occupèrent de mes blessures avec délicatesse. Elles refirent mes pansements, après avoir bien nettoyé les plaies avec des morceaux de linge propre. Ensuite elles lavèrent mes vêtements qu'elles étendirent dans la chambre où j'étais.

J'eus envie de me regarder dans une glace pour voir de quoi j'avais l'air dans cette tenue. Mais le temps n'était pas aux exercices de mode car j'avais encore envie de dormir. Mes forces diminuaient de plus en plus et malgré la crainte de voir arriver d'un moment à l'autre une patrouille, je m'allongeai sur la natte, la tête bien posée sur l'oreiller, chose que je n'avais pas vu depuis que j'avais quitté la maison paternelle. Hélas, je devais laisser ma couche car l'une de mes hôtes, NnaOuba, vint me chercher pour m'installer dans une cachette qu'elle avait aménagée dans l'étable "adaïnine" à l'aide de sacs de paille. Je quittai donc le domaine de la civilisation humaine pour rejoindre celui du règne animal. Elle me rassura néanmoins, me disant que sa sœur était postée dehors, faisant le guet. Je me replongeai de nouveau dans un sommeil profond. J'étais tombé entre de bonnes mains, car ces deux femmes dont la plus jeune avait perdu son mari, tué par les hordes coloniales, travaillaient pour l'ALN. Pendant que j'étais dans les bras de Morphée, elle avait envoyé quelqu'un chercher un homme du nom de Amar-Ou-Salah qui habitait non loin de là, à proximité de la route nationale 26, dans une petite ferme située au nord du pont d'Ighzer Ouakour. Il avait un frère et un fils au maquis. Et à mon réveil, vers trois heures de l'après-midi, en quittant ma cachette, j'entrai dans la chambre, et quelle ne fut ma surprise lorsque je vis, assis sur un tabouret, un homme d'une quarantaine d'année qui me regardait, le sourire aux lèvres, un peu amusé par ma tenue, mais très inquiet vu la pâleur de mon teint. Il s'attendait sûrement à trouver un moudjahed en tenue militaire, avec une arme mais voilà qu'il avait devant lui un jeune garçon imberbe, sans arme, en tenue civile. Il était cependant, habitué à recevoir chez lui des éléments de l'ALN, se camouflant



avec des burnous, des blouses grises ou des bleus de travail se coiffant parfois de turbans. Il avait compris ma situation. Il se leva et vint vers moi pour me saluer et me réconforter. Mais ce que l'on ne m'avait pas dit, était qu'il fut venu pour m'emmener chez lui.

- Vous voyez mon fils, je suis venu vous emmener chez moi. Vous ne pouvez pas rester chez ces deux femmes qui sont trop surveillées par l'ennemi.

- Croyez-vous que nous ne risquons rien en nous déplaçant en plein jour ?

- Ne craignez rien ! J'ai choisi le moment où il n'y a aucun risque.

- Ce que je veux, c'est de m'aider à rejoindre un refuge de l'ALN. Je n'en peux plus d'errer dans cette vallée, allant d'une maison à une autre.

- Il faut me faire confiance. Je vais vous mettre en lieu sûr en attendant de contacter un jeune moussebel qui vous aidera à rejoindre votre unité de combat. Et pour votre sécurité, vous ne devez pas rester trop longtemps au même endroit.

- Vous savez aussi que ma blessure a été mal soignée et je risque une gangrène, il me faudrait des médicaments conventionnels, pensez-vous qu'on puisse les trouver ?

- Ne vous en faites pas, j'ai tout prévu et je m'occuperai de vous comme il se doit. Ne perdons pas de temps, allons dehors.

Nous quittâmes la maison, suivis des deux bonnes femmes, et lorsque nous fûmes dehors, il me hissa sur le mulet qu'il avait attaché en arrivant à un figuier. Je saluai mes hôtes, restées debout sur le pas de la porte et nous prîmes le chemin qui allait nous mener chez lui. Les deux femmes étaient toujours là à nous regarder nous éloigner. Je me sentis complètement perdu au milieu de cette vaste oliveraie mais, chemin faisant, Dda Amar Ou Salah ne cessait pas de me rassurer. En effet, il avait déjà réfléchi à tout : l'heure, l'itinéraire, le moyen de transport. Il était environ quatre heures de l'après-midi et au bout d'un quart d'heure, nous arrivâmes chez lui. Je sentis qu'il était mal à l'aise tout le temps que dura notre voyage. Je le voyais regarder à droite et à gauche, derrière, avec la peur indicible de voir surgir d'un moment à l'autre une patrouille militaire. Il m'expliqua par la suite que même rencontrer un citoyen de la région n'était pas pour arranger les choses.

Ce que je savais aussi était que les militaires se déplaçaient souvent dans cette vallée soit à pied, soit à dos de cheval et, comme la densité des oliveraies nous empêchait de voir au loin, on pouvait à tout moment nous retrouver nez à nez avec eux. Mais de ce côté-là, il fallait laisser la providence faire le reste. Et, ce jour-là, elle était de notre côté. Sincèrement, je me sentais rassuré, entre de bonnes mains, et la peur qui me hantait tout au long de mon périple s'estompa. J'avais

confiance en mon sauveur. Je fus introduit par mon nouvel hôte dans une chambre ayant une petite porte qui donnait sur un jardinet entouré d'une haie de cactus.

C'était une maison composée de trois pièces donnant toutes sur une cour en terre battue dont la porte à deux battants béait vers l'est, s'ouvrant sur un chemin poussiéreux. Elle était construite en briques de pisé, de l'argile mélangée avec de la paille. Les chambres étaient couvertes de tuiles rondes, c'est-à-dire romaines mais qu'on disait Kabyles, soutenues par une charpente artisanale. Le plafond était tapissé de roseaux qui servaient à assurer une certaine isolation. Les murs étaient polis à l'intérieur avec un mélange de gypse et de bouse de vache, leur donnant une certaine brillance. Le mobilier, très sobre, se composait d'une grande natte faite de feuilles de palmier nain, posée à même le sol, sur laquelle on avait étalé un tapis en laine, un chef-d'œuvre de la maîtresse de maison ; quatre tabourets faits de planches rudimentaires étaient posés sur l'unique meïda qui trônait au milieu de cette espace vide.

Je fus installé dans cette chambre et sans demander mon avis, on me servit du café au lait avec des beignets tout chauds. Et pendant que je prenais mon goûter, mon hôte me fit l'état des lieux. Des patrouilles faisaient souvent des rondes et parcouraient les chemins qui se perdaient dans le ventre de cette plaine immense. Elles appartenaient au groupement mobile de police rurale BPMR du canton de Cheurfa, constituées essentiellement de harkis qui se déplaçaient à cheval et rarement à pied. Elles opéraient sous le commandement d'officiers français. Le groupe de harkis que j'avais aperçu la veille, de mon buisson, devait faire partie de cette unité. Ils venaient parfois opérer des fouilles systématiques dans les nombreuses maisons disséminées à travers la vallée. Mais il me rassura, car l'abri qu'il m'avait aménagé dans la grange située derrière la maison ne pouvait être découvert, tant il était judicieusement élaboré.

En attendant le dîner, toute la famille se joignît à moi dans la chambre, la femme de Dda Amar et ses enfants. Je leur racontais toutes mes péripéties depuis le jour de l'embuscade. Ils étaient tous là, muets, le souffle coupé, suspendus à mes lèvres. Les enfants me regardaient, absents, se demandant de quelle planète je pouvais venir. Ils avaient les yeux rivés sur le bandage qui soutenait mon bras. Je savais que mille et une questions trottaient dans leurs petites cervelles de gamins, poussés par la curiosité malade de tout enfant de leur âge de savoir davantage sur ma vie et sur ce qui m'était arrivé. Pourtant leur père ne leur avait pas caché que j'étais *moudjahed*, que j'étais tombé avec mes camarades dans une embuscade tendue par les militaires français et qui m'avaient blessé. Il leur avait dit aussi de fermer leurs becs, de ne rien dire à personne sur ma présence chez eux. Mais la chose la plus curieuse pour eux était que je n'avais pas de fusil. Et ils n'avaient pas osé

me poser la question. Pendant que je continuais ma narration, le plus jeune d'entre eux, le dos tourné, fouillait dans mon sac ; il en tira mon treillis et mes pataugas. Puis, naïvement, il se tourna vers moi, les yeux exorbitants. Je compris qu'il voulait me demander où était mon revolver et je pris l'initiative de devancer la question tant attendue.

- Mon garçon, mon fusil m'a été pris par mes camarades qui étaient partis, me laissant dans le refuge où nous nous fûmes retrouvés après l'embuscade. Ils pensaient que j'étais mort, alors que j'étais tout simplement évanoui.

Je savais qu'il voulait en savoir plus, mais l'intervention de Dda Amar mit fin à notre discussion, demandant à son fils de remettre le linge dans le sac et de cesser l'interrogatoire. Il devait être sept heures du soir et la femme de Dda Amar nous apporta le dîner, du couscous tout fumant avec un bouillon aux légumes et de la viande de mouton. Nous dînâmes tous, en famille, savourant cette chaleur domestique longtemps absente, même dans mes rêves. Et, le repas terminé, on nous apporta du café et nous restâmes éveillés jusqu'aux environs de minuit. Les enfants étaient déjà au lit à côté de moi et il ne restait dans la pièce que Dda Amar Ousalah qui de temps à autre, sortait pour scruter les alentours et s'assurer que rien ne présageait le danger. Il quitta à son tour la chambre en me souhaitant bonne nuit et en m'assurant qu'il monterait la garde dehors jusqu'au matin. Je connaissais bien ce genre d'hommes, faits de courage, de volonté et de sacrifice, prêts à mourir pour les bonnes causes. Je pouvais me fier à lui et je savais que je ne risquais plus rien entre ses mains.

Je m'étais endormi juste après son départ pour me réveiller le lendemain matin, vers cinq heures. J'entendis la porte s'ouvrir et je vis Dda Amar debout, hésitant sans doute de rompre mon sommeil. Tout en restant allongé dans mon lit, je lui dis bonjour. Je me levai ensuite, car je compris qu'il était venu me chercher pour me conduire vers ma nouvelle cachette aménagée dans la grange. Je fus confortablement installé entre des bottes de paille d'où je pouvais voir l'entrée à travers une sorte de meurtrière presque invisible. Mais, rester planqué là, dans un trou à rats, sans aucune vue sur l'extérieur n'était pas agréable à vivre. Etre là, toute la journée avec la peur qui vous serre les tripes, rien qu'à penser à ces patrouilles de harkis qui pouvaient surgir à tout moment. Pire que cette peur, la solitude qui pesait de son poids magique sur mon moral. A quoi allais- je occuper mon esprit ?

Toute l'histoire de ma vie au maquis s'égrenait au fil du temps et je ressassais dans les moindres détails, toutes les causes de mon infortune. Comment étions-nous, mes camarades et moi,

tombés dans cette satanée embuscade ? , N'y avait-il pas d'autres itinéraires plus discrets que celui-là ? N'était-ce pas nos traces à l'aller qui nous avaient trahis pour que l'ennemi nous tendît cette embuscade au retour ? Peut-être aussi que c'était toujours le même chemin qu'empruntaient nos agents de liaison et que les soldats ennemis connaissaient aussi ? Comment savaient-ils qu'une fois poussés par le besoin de fuir le ratissage nous allions faire demi-tour ? Etaient-ils réellement au courant de notre présence à cet endroit ? Comment pouvaient-ils le savoir ? Par qui ? Et l'histoire du ratissage, n'était-ce pas un leurre de la part de l'ennemi pour nous pousser à rebrousser chemin ? Je n'avais jamais connu de ratissage qui ne durât qu'un jour. Ou alors, n'était-ce pas simplement un hasard ? Une coïncidence ? Mais à quoi bon ! La réalité était là. Mille et une questions me harcelaient l'esprit et elles demeuraient sans réponse. Mais ce qui comptait pour moi à ce moment-là était comment m'en sortir. Et après une dizaine de minutes de vide, je me remis à mon passé, mais cette fois-ci, je pensais à mes parents : mon père, ma mère, mes frères, mes sœurs qui ne m'avaient pas vu depuis plus d'une année.

Mes camarades de combat qui ne pensaient plus à moi, me sachant mort et enterré, ou dévoré par les chacals. Je me revoyais enfant, gambadant dans la cour de l'école, dans les champs et les prairies, derrière mes moutons, ou blotti contre ma mère à côté du kanoun pendant les nuits froides de l'hiver. Le film de mon enfance se déroulait dans ma tête avec toutes les joies et les douleurs qui avaient jalonné ma vie de montagnard. J'avais par moment envie de pleurer, de sangloter, j'avais la gorge nouée de chagrin et je ne savais comment résister à cette solitude, pesante, inconfortable, qui pourrait durer des jours et des nuits en attendant qu'on retrouvât un moudjahed ou un moussebel qui me guiderait vers l'une de nos unités de combat.

Mon esprit voguait dans les méandres de mes péripéties lorsque j'entendis le hennissement d'un cheval. C'était l'une des fameuses patrouilles de la BMPR qui était venue perquisitionner dans la demeure de mon hôte. Les harkis descendirent de leurs montures dans un vacarme de blasphèmes, de jurons et d'insultes. Je m'enfonçai davantage dans ma cachette, les yeux rivés sur la porte de la grange. Je restais là, l'oreille tendue, et je crus deviner qu'ils fouillaient toute la maison et ses dépendances. Je baignais dans une sueur froide, la peur au ventre, m'attendant à voir la porte de la grange s'ouvrir. Et au bout d'un quart d'heure d'attente infernale, j'entendis un harki s'adresser à son chef, prononçant le mot "grange". C'en était fini de moi. Je pensais qu'ils allaient entrer, ou bien l'asperger d'essence et y mettre le feu.

- Mon lieutenant, nous n'avons pas fouillé la grange, voulez-vous que j'aille voir ?
- Laisse, nous rentrons au camp. Allez ! A cheval !

Puis ils quittèrent les lieux dans un bruit de sabots et d'éclats de rire. J'eus envie de sauter de ma cachette pour voir ce qui était arrivé à mes hôtes. Mais sait-on jamais ? Peut-être qu'ils n'étaient pas tous partis. Je dus me retenir et attendre qu'on vienne vers moi. En effet, au bout d'un moment, j'entendis frapper deux coups à la porte de la grange, ce qui était le mot de passe et je vis apparaître Dda Amar tout souriant. Il avait entre les mains un plat de nourriture, un ragoût de pomme de terre et de la galette. Il m'invita à manger et, tout au long du repas, il me narrait avec force détails ce qu'avaient fait les harkis dans sa maison. Ils avaient tout mis sens dessus dessous. Mais cela lui importait peu du moment qu'ils n'avaient pas touché à la grange. Et ce qu'il avait appréhendé le plus, était qu'on m'eût trouvé. Encore une fois la baraka était de notre côté. Il regardait, pensif, le plat de pommes de terre et me dit que seule la marmite qui se trouvait sur le feu fut épargnée, ce qui pour ce moment-là, était l'essentiel. Il m'apprit qu'il avait envoyé chercher une militante du nom de Louiza Gaci qui habitait au village de Cheurfa pour me cacher chez elle.

- Et mes blessures, lui dis-je, il faut faire quelque chose.

- Ne t'inquiète pas, j'ai également envoyé chercher mon beau-frère qui habite également à Cheurfa pour le charger d'acheter des médicaments de Maillot ou de Bouira.

Je me sentais rassuré. Puis nous quittâmes la grange pour rentrer à la maison. Je fus installé dans la chambre de la veille où je pus m'allonger sur la natte qu'on avait préparée pour moi. Je demeurais là, dans la chambre où je passais même la nuit sachant que les militaires ne reviendraient pas avant au moins deux jours et même plus. Je faisais partie de la famille et les enfants de Dda Amar ne voulaient plus me quitter. Le lendemain matin, Dda Amar vint me réveiller et m'apporta mon petit déjeuner. Puis il quitta la maison pour se rendre à Cheurfa. Il était allé prévenir un autre militant, son frère, Si L'hachemi, résidant pas très loin du pont d'Ighzer ou Akour et son beau-frère Si Yahia Khellal, habitant à Cheufa. Le voilà de retour aux environs de midi suivi un quart d'heure après de Si Yahia Khellal et de son frère Si L'hachemi Salhi. Je devinai que j'étais sauvé. Ils me saluèrent tous les trois et me promirent de faire l'impossible pour me tirer de cette sale situation. Puis me laissant seul avec Dda Amar ou Salah, ils quittèrent la maison.

#### **4. Séjour au village de Cheurfa :**

Le lendemain, pendant que j'étais caché dans la grange, je vis arriver vers midi ou une heure de l'après-midi, Si Yahia Khellal un paquet de médicaments dans la main, accompagné de Dda Amar Ou Salah. Je sortis prestement de ma cachette pour aller à leur rencontre. Puis ils

m'allongèrent sur une couverture, non loin de la porte d'entrée de la grange. On me fit boire une ampoule de vitamines B12, on s'occupa à défaire mes bandages, on nettoya puis on désinfecta mes blessures et on me changea les pansements, après quoi, on remplaça les attelles pour immobiliser mon bras. Je fus très satisfait du geste de mes hôtes qui avaient mis beaucoup de délicatesse à me soigner, évitant de me faire mal. Des larmes de joie ruisselaient le long de mes joues et me mettant debout, je les embrassai chaleureusement, les serrant contre ma poitrine de la main que me restait valide. On me remit ensuite dans ma cachette et ils quittèrent tous la grange me laissant seul avec mes bottes de fourrage.

Néanmoins, je commençais à reprendre confiance et les douleurs finirent par s'estomper petit à petit. Je restais là toute la journée et toute la nuit et Dda Amar me rendait visite presque toutes les heures, m'apportant de la nourriture avec parfois de la viande grillée. Le soir, après avoir dîné, il m'apprit que je devais quitter sa maison pour aller chez une dame du nom de Louiza Gaci qui habitait à Cheurfa. Puis il quitta la grange pour faire le guet en prévision d'une éventuelle visite de harkis. De temps à autre, il entra dans la grange pour discuter un moment avec moi. Ce n'est que vers minuit que je m'endormis. Le lendemain matin, vers huit heures, il vint me chercher pour m'installer dans la chambre et attendre l'arrivée de ma nouvelle hôte.

Nous prîmes le petit déjeuner puis nous sortîmes nous mettre dehors pour attendre Nna Louiza Gaci. La voilà enfin vers midi, venant dans notre direction, bien à « cheval sur un mulet ». Puis une fois près de nous, elle descendit de sa monture et nous salua. C'était une femme âgée d'une quarantaine d'années, qui me regardait, d'un air de maîtresse d'école. C'était un genre très répandu dans nos campagnes, anatomiquement femmes, elles ont tout d'un homme, avec un corps musclé, éprouvé par le labeur quotidien dans les champs, la peau ternie par le soleil d'été malgré le port d'un chapeau de paille qu'elles ne quittaient qu'une fois à la maison. C'était des femmes "masculines" presque, qui avaient repris le flambeau de la lutte après les arrestations, la mort des hommes, ou leur départ au maquis. J'en avais connu durant ma vie au maquis dans notre région et qui méritent largement des médailles pour leur courage et leur ténacité. Elle entra ensuite à la maison, nous laissant dehors en attendant notre départ. Au bout d'un moment, Dda Amar-ou-Salah rejoignît Nna Louiza Gaci. Il y resta presque une heure avant de revenir avec sa fille Louiza qui nous ramena du café au lait avec une omelette. Nous prîmes notre goûter un peu plus tôt que d'habitude, il devait être trois heures de l'après-midi. Et je compris que le moment du départ était proche.

Lorsque nous eûmes fini de prendre notre goûter, Dda Amar me demanda de le suivre à l'intérieur de la chambre qui me servait de refuge. Je fus soudain pris d'un fou rire lorsqu'il me tendit une robe de femme, un foulard et un voile "haïk". Il m'expliqua que ce déguisement était nécessaire car il me permettrait de me déplacer sans éveiller les soupçons tant des civils que des militaires que l'on rencontrerait en cours de route, sur notre chemin vers Cheurfa, notamment à l'entrée, au poste de contrôle. Il me laissa ensuite seul pour me permettre d'enfiler ma robe et de mettre le foulard autour de ma tête, ce que je fis sans attendre. Lorsque j'eus fini de m'habiller, j'ouvris la porte de la chambre et Nna Louiza entra précédée de Dda Amar. D'une main experte, elle arrangea mes vêtements et ajusta mon foulard que j'avais maladroitement noué. Puis nous sortîmes de la maison et nous attendîmes dehors, assis sous un olivier, le moment propice pour le départ. Ils savaient par habitude qu'il était moins dangereux de se déplacer avant le crépuscule, au moment où les bergers et les fellahs rentraient au village après une dure journée de labeur dans les champs.

C'était juste avant le coucher du soleil qu'on me hisse sur le mulet et que nous prenions le départ vers ma nouvelle destination. Toute la famille de Dda Amar était là, devant la porte, me suivant des yeux pendant que je m'éloignai de leur maison. Dda Amar avait fait un bout de chemin à pied avec nous et, tenant le mulet par la bride, il nous arrêta un moment pour nous souhaiter bon voyage et bonne chance. Puis il repartit chez lui nous laissant continuer notre périple.

Au bout de vingt minutes, il devait être environ cinq heures de l'après-midi, nous fûmes devant l'entrée du village, moi sur le mulet, Nna Louiza à pied, le tenant par la bride. Une procession d'hommes, de femmes et d'enfants se dirigeait vers le village, passant devant une guérite érigée au bord du chemin, à droite. Un soldat était là devant, armé d'un fusil "garant", le même que le mien, contrôlant les pièces d'identité des passants tandis qu'un autre fouillait leurs affaires, paniers, couffins, corbeilles, sacs etc... Vous dire, en voyant cela, que j'avais failli faire dans mes fringues, je ne pourrais le nier. Mais, mon capitaine de navire, Nna Louiza, tirant le mulet par la bride n'avait pas perdu son sang-froid. Elle passa juste devant le soldat, le saluant avec un large sourire. Je fus à ce moment-là prêt à bondir croyant qu'elle allait me livrer comme un colis bien ficelé, à ce soldat qui lui rendit le sourire. Un autre, qui devait être le chef, lui intima l'ordre de nous laisser passer car il vit arriver une jeep transportant un officier. Nous reprîmes la route, sans éveiller l'attention ni des militaires ni des villageois.

J'en fus soulagé mais mon cœur continuait de cogner dans ma poitrine et il m'avait semblé avoir frôlé de mon pied droit, l'arme du soldat qui pendait à son épaule car le mulet, au passage de

la jeep, fit une embardée et, si ce n'était la main experte de NnaLouiza qui l'eut maîtrisé en tirant sur la bride, il m'aurait balancé par terre. Au bout de cinq minutes, nous voilà enfin devant la maison de NnaLouiza. Elle m'aida à descendre de mon mulet et nous entrâmes dans la cour, puis dans l'une des trois chambres peintes à la chaux et dont les portes, faites en bois massif, étaient toutes fermées. La cour était en terre battue et entourée d'un mur bâti en pierres sèches. Les toits des trois chambres étaient couverts de tuiles rouges. Les murs intérieurs des chambres étaient polis avec un mortier en ciment et le plafond couvert de planches peintes en vert. C'était une maison coquette qui avait l'air d'être domptée par les mains expertes de NnaLouiza. Un garçon et deux fillettes, âgés entre six et douze ans, qu'on avait trouvés en train de jouer dehors devant la porte, vinrent nous rejoindre. Ils m'embrassèrent tous les trois puis, me tenant par la main, le jeune garçon me guida vers l'unique tabouret posé dans un coin de la chambre, devant une meïda qui sûrement était l'œuvre de la maîtresse de maison.

Une fois à l'intérieur, Nna Louiza prit ses enfants et sortit, fermant la porte derrière elle. Je me débarrassai prestement de ma tenue féminine et je rouvris la porte. Au bout d'un moment, ils réapparurent tous ensemble. Je compris qu'elle avait dû les mettre en garde de ne parler à personne de ma présence chez eux. Je les fis asseoir à côté de moi et je leur racontai sans trop de détails ce qui m'était arrivé. Mais j'avais insisté à mon tour sur la nécessité de se taire. J'étais resté six jours dans cette maison, bien caché dans un abri très confortable et très sûr, mais avec la peur omniprésente de voir venir, d'un moment à l'autre, des militaires ou des harkis fouiller la maison et me cueillir sans peine. J'étais en quelque sorte dans la gueule du loup et mieux encore, dans son ventre car le village grouillait de harkis. »